Document generated on 07/15/2025 8:29 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Rapport d'évaluation concernant le mémoire de maîtrise de Göran Vermouth : « La thématique du cri et du soi dans le roman *Le cri devant soi* de Sofi Strindberg »

Jean-François Chassay

Number 110, Summer 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66669ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chassay, J.-F. (2012). Rapport d'évaluation concernant le mémoire de maîtrise de Göran Vermouth : « La thématique du cri et du soi dans le roman *Le cri devant soi* de Sofi Strindberg ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 32–36.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rapport d'évaluation concernant le mémoire de maîtrise de Göran Vermouth : « La thématique du cri et du soi dans le roman *Le cri devant soi* de Sofi Strindberg »

Jean-François Chassay

Le mémoire de M. Vermouth ne manque pas d'impressionner, à tout le moins par les risques que l'auteur prend. Il fallait déjà un certain culot pour s'attaquer à pareil corpus. En effet, le roman expérimental de Sofi Strindberg (aucun lien de parenté avec le dramaturge suédois August Strindberg, j'avoue n'avoir pu résister à l'envie de vérifier), publié en 2011 puis traduit en français l'année suivante, compte plus de 750 pages et se déroule sur une période de trois secondes exactement. Le roman s'inspire ouvertement de celui publié en 2006 par Sara Stridsberg, intitulé *La faculté des rêves*. Rappelons que, dans ce dernier roman, Stridsberg rouvre le dossier de Valerie Solanas, cette féministe radicale qui a tenté d'assassiner Andy Warhol à coups de revolver en 1968, juste après avoir écrit le *SCUM Manifesto*, un texte dans lequel elle prône la destruction du genre masculin (et pas seulement sur le plan grammatical).

Dans *Le cri devant soi*, Strindberg remplace un peintre réel par un autre, ou plutôt par la médiation d'un autre, puisque le personnage central d'Anna Enquist, qui sort d'une longue dépendance à l'alcool (peut-être une allusion intertextuelle voilée à la spirale de l'alcoolisme dans lequel tomba naguère le grand romancier suédois contemporain Per Olov Enquist), tire un coup de feu sur la toile *Le cri* d'Edvard Munch, dans laquelle elle croit reconnaître son propre portrait. Son portrait selon elle, mais dévoyé en quelque sorte, puisqu'elle a l'impression qu'il s'agit d'une lecture volontairement dégradante de sa personne. *Le cri* devient la raison de

son propre cri, et on notera que le titre (version littérale de l'original, semble-t-il) rend habilement compte d'une mise à distance qui traduit la véritable crise schizophrénique qui s'empare du personnage.

Elle tire donc deux balles sur la toile en poussant elle-même un cri strident. Entre les deux impacts, le roman raconte, dans une prose dont la forme traduit la névrose, sinon la psychose, d'Anna Enquist, les liens entre celle-ci et la Mademoiselle Julie d'August Strindberg (double homonymique qui a sans doute fasciné Sofi Strindberg et dont « l'effet *doppelgänger* » entre le personnage central et le personnage représenté sur la toile de Munch est sans doute l'anamorphose). La plongée dans l'enfer de l'alcool d'Anna aurait quelque chose à voir avec une relation complexe semblable à celle qui oppose et rapproche à la fois l'aristocrate Julie et Jean, le domestique de son père, dans la plus célèbre des pièces de l'illustre dramaturge suédois. Mais la structure éclatée du roman permet également, dans un désordre chronologique absolu, de raconter la saga des Vikings, le débarquement à Terre-Neuve du fils d'Erik le Rouge, Leif Eriksson (espace territorial alors nommé Vinland), le combat des Finlandais contre l'Empire soviétique au début des années 40, les méandres du Kalevala, ce folklore finlandais, un jeu perpétuel d'allitération fondé sur les compositions poétiques des scaldes au Moyen Âge, d'entendre (ou presque) les œuvres musicales de Björk et de Sigur Rós, l'ensemble se voyant subsumé par l'ombre de Wallander, le célèbre policier du romancier Henning Mankell. Il s'agit donc, entre ces deux coups de feu et au cours de ce cri aigu aussi bien que déchirant qui dure trois secondes, de raconter l'histoire et la culture des pays nordiques, sans négliger d'en proposer une lecture critique qui remet aussi en question les supposés (selon l'auteure) acquis de la social-démocratie scandinave, un leurre si on en juge par la position du narrateur (peut-être un double d'Anna Enquist, mais les points de vue narratifs sont nombreux et je n'oserais m'avancer, d'autant plus que ce roman, malgré ses qualités, m'a furieusement donné mal à la tête).

J'ai lu *Le cri devant soi* avant le mémoire de Göran Vermouth et j'insiste pour dire que sa lecture n'est pas aisée. À cause de sa complexité, mais aussi parce que le traducteur, par lâcheté, paresse, incompétence ou par volonté de rendre compte de l'effet d'étrangeté propre à un sociolecte singulier, a laissé un nombre très important de néologismes en islandais, suédois, finnois, norvégien et danois qui sont expliqués en notes de bas de page de manière souvent par trop cursive.

J'ai parlé d'une lecture risquée de la part du candidat, M. Vermouth. S'attaquer à pareille œuvre est déjà en effet un risque, surtout si l'on se fie à l'aveu de l'auteur dans son introduction : « Les pays scandinaves m'ont toujours rebuté, leurs littératures m'ont toujours semblé insipides et, de plus, je n'aime pas l'hiver. » (p. 7) Faut-il y voir à ce moment une forme de masochisme, une pathologie particulière de Göran Vermouth, à la manière de ces critiques qui n'aiment parler que des livres qu'ils ont détestés ? On pourrait le croire *a priori*. Une lecture attentive du mémoire (du moins de ces 100 premières pages) ne peut qu'amplifier ce doute, qui devient par la suite une certitude assez nette. Ainsi, pour M. Vermouth, « l'importance accordée aux cultures du Nord dans ce roman a quelque chose de suspect » (p. 14). Cet ancrage très marqué ne peut que masquer autre chose, selon lui. Voilà la raison pour laquelle, après un premier chapitre qui propose une comparaison entre le développement de la littérature des États-Unis et celui des littératures scandinaves, l'auteur en vient à la conclusion que « *Le cri devant soi* ne peut consister qu'en une relecture et une déconstruction de l'œuvre de l'écrivain américain Howard Phillips Lovecraft, et en particulier de *L'affaire Charles Dexter Ward* (*The Case of Charles Dexter Ward*), publié en 1928 » (p. 327). Ainsi, en guise de point de départ à l'analyse en tant que telle, l'auteur se sert des 183 pages qui forment le chapitre suivant pour démontrer que les lieux dans lesquels se déroulent les sagas mentionnées dans *Le cri devant soi* correspondraient à Dunwich et Innsmouth, villes imaginaires de l'œuvre de Lovecraft. De même, les scaldes dans le roman permettraient de lire, en

palimpseste, le grand *Necronomicon*. Ce dernier aurait donc une origine scandinave plutôt qu'arabe ? L'auteur ne s'attarde pas à la question. Quant aux allusions à la toile de Munch, elles correspondraient à une transposition sur le mode iconique du mythe de Cthulhu.

On comprendra que la lecture, dans la conclusion, de l'affirmation selon laquelle Vermouth prouverait « hors de tout doute que *Le cri devant soi* n'a absolument rien à voir avec la Scandinavie » (p. 1491) laisse pour le moins baba. Il faut dire que le chapitre 16 (p. 888 à 967), selon lequel la récurrence significative de la lettre *p* dans le roman serait un indice convaincant d'une référence à Providence, ville de naissance de Lovecraft (Vermouth oublie en passant qu'il s'agit d'une traduction), permettait déjà au lecteur de concevoir les problèmes de santé mentale de l'auteur. Je ne ferai pas croire, par ailleurs, que j'ai effectué une lecture intégrale du mémoire de 1496 pages (sans compter les 118 pages de bibliographie). On a beau être intègre et posséder un sens de l'éthique, il existe des limites à être pris pour un imbécile.

J'ai beaucoup de mal à comprendre que mon éminent collègue André C. ait pu laisser ainsi dériver le candidat. Au cours des deux dernières décennies, il m'est arrivé à de multiples reprises d'évaluer des mémoires déposés sous sa direction, et il m'a toujours semblé qu'il encadrait très bien ses étudiants. Il est vrai que Göran Vermouth a la réputation d'être assez teigneux et de mal accepter les remarques. Je me souviens avoir été dans l'obligation de m'exprimer très vigoureusement dans un cours lorsqu'il s'acharnait à expliquer le développement de la nouvelle et autres fictions courtes à la fin du XVIIIe en France par l'apparition de la guillotine. Les textes, m'expliquait-il avec une véhémence qui agaçait tout le monde (en particulier l'étudiant devant lui qui recevait ses postillons), se raccourcissaient parallèlement à la réduction des corps, ce qui, de mémoire d'enseignant universitaire, reste la seule affirmation dont la niaiserie m'a laissé sans voix. Le dépôt de ce mémoire explique peut-être, d'ailleurs, la grave dépression qui a emporté notre collègue André C. depuis un mois.

Quoi qu'il en soit, ce mémoire ne répond en aucune manière aux exigences de la maîtrise dans notre département. Un mémoire de maîtrise ne s'évalue pas au poids. J'ajoute, pour la forme, que la thématique du cri et du soi, qu'on retrouve dans le titre, n'est jamais abordée dans le mémoire. Mais inutile d'insister, ce texte relève de la folie furieuse d'un bout à l'autre. Voilà pourquoi je le refuse catégoriquement, quitte à subir les foudres de Göran Vermouth. J'en ai vu d'autres.

Je persiste et signe,

Jean-François Chassay,
professeur titulaire,
28 mars 2013